



présente

Prise de bec

*une nouvelle inédite
de
Danielle Thiery*

© Danielle Thiery 2017

La véranda, ouverte sur le jardin, offre chaque jour le même spectacle. Une magie confuse d'arbres et de plantes, d'hydrangeas et d'agapanthes autour de laquelle des oiseaux, par dizaines, viennent s'ébattre. Le premier papillon du printemps, un *Citron* d'un jaune presque fluo, a fait son apparition. Douleuse, Louise suit son vol, sans s'y intéresser vraiment. Le *Citron* peut bien papillonner, les oiseaux pépier, les plantes bourgeonner et proliférer dans l'anarchie, elle s'en fiche. Deux ans, déjà. Et toutes ces heures, assise là, derrière les vitres d'où le regard porte, au bout du jardin, jusqu'au grillage au-delà duquel la forêt court, dense. L'entrelacs de pins et de feuillus qu'elle aimait tant, avant, lui paraît hostile, rien qu'à imaginer ce qu'il lui a pris.

Elle se redresse un peu à l'apparition d'un gros oiseau qui se met à tourner autour du chêne planté au centre de l'aïrial. Solide, immuable, résistant à toutes les tempêtes, l'arbre séculaire veille sur les survivants du drame. Ses branches noueuses attirent une faune abondante autant qu'elles exercent sur Louise une attraction maléfique. En finir, là, une fois pour toutes, songe-t-elle souvent. Apaiser ce corps qui n'en peut plus de respirer comme si rien n'était arrivé. Chaque fois, pourtant, une force obscure la tire en arrière, l'empêche.

L'oiseau s'est posé sur la branche la plus proche de la maison et la regarde. De sa position, elle ne parvient pas à l'identifier. La taille d'un pigeon, des couleurs safranées, orangées et brunes. Une huppe ? La teinte des plumes y fait penser, mais il manque la couronne et ses pointes noires.

Les jumelles ! Où sont les jumelles ?

Le temps de trouver l'objet, d'ajuster les optiques, le visiteur a disparu. Louise en ressent une frustration énorme qui cède la place au chagrin, après quelques heures d'espoir vain. Un chagrin aussi étouffant que celui qui l'avait terrassée quand Tom avait disparu de son champ de vision. Elle ne s'était absentée que deux ou trois minutes, pourtant. Dix, à tout casser. Mais quand elle était revenue il n'y avait plus rien, plus personne. Ne restait de l'enfant que ce cauchemar dont, hélas, on ne peut jamais se réveiller.

Sa vie avait basculé au pied de cette clôture où son enfant jouait aux Playmobil. Des soldats, des gladiateurs, des explorateurs de l'espace qu'il mettait en scène des heures durant dans ce coin de jardin qu'il s'était annexé. Sa collection était là, abandonnée, à l'exception d'un personnage, son préféré, un extraterrestre au visage vert, casqué et armé d'un pistolet laser bleu. Les policiers ne l'avaient jamais retrouvé, pas plus que Tom. Le grillage avait été coupé, par un prédateur ou une femme en mal d'enfant qui avait peut-être épié le petit jours durant avant d'agir. Le mystère reste entier et le tsunami a ravagé la famille. Le père de Tom est parti, les grands-parents se meurent à tour de rôle. Louise, elle, reste là. Le lendemain, elle reprend sa position, derrière les vitres. Le temps a changé, les nuages cachent la cime des pins. Vers midi, un rayon de soleil se faufile dans la poisse et c'est dans la lumière qu'il lui apparaît. Son vol au-dessus du chêne, large, déployé, onduleux. *Un rapace*, dit-elle à voix basse. Sur sa branche, le regard fixe, immobile, il attend que, sans à coup, elle ait élevé les jumelles jusqu'à ses yeux. Le poitrail qui lui a semblé orange est en fait strié de fines alternances de safran et de blanc. La queue est plus longue que les ailes, d'un gris bleuté, ardoise. Un focus sur les pattes montre le doigt externe très long, enrobant la branche, les autres crochés sur l'écorce grâce aux griffes acérées

comme des rasoirs. Puis, le bec, court et recourbé, d'une force terrible. Enfin, les yeux, ronds et jaunes, écarquillés, rivés sur elle.

Salut, bel épervier, murmure-t-elle.

Son cœur, endolori depuis longtemps, se rappelle à son bon souvenir. Sa poitrine se soulève, son corps se contracte, un sanglot lui échappe.

C'est lui, bien sûr ! Comment pourrait-elle le confondre avec un autre ?

Deux, trois jours, peut-être, avant le drame, elle s'était installée dans la véranda pour coudre. La lumière y est incroyable en toute saison. Tom, assis à ses pieds, jouait avec son camion de pompier ou peut-être bien ses figurines extraterrestres. Le choc contre les vitres les avait fait sursauter tous les deux. Elle n'avait d'abord rien remarqué. C'est Tom qui l'avait vu le premier :

- Maman, c'est un gros pigeon !

Mon Dieu ! L'oiseau s'était fracassé contre la vitre. Ce n'était pas la première fois. Soit ils ne repéraient pas l'obstacle, soit ils se jetaient sur leur propre reflet comme sur un ennemi. Un spécimen de cette taille, ce n'était jamais arrivé. Couché sur le dos, dans l'herbe, l'oiseau semblait mort. Elle l'avait pris entre ses mains, avait cherché le cœur qui battait encore faiblement. Puis elle l'avait gardé ainsi, longtemps. Tom pleurait.

- Pas ça, maman, pas ça ! Je ne veux pas que ce pigeon meure !

- C'est un épervier, mon chéri.

Un épervier d'Europe, un mâle.

À force de s'entendre exhorter à la vie, l'oiseau avait ouvert un œil, rond et jaune et elle l'avait senti frémir sous sa paume. Pour ne pas l'affoler, elle l'avait posé sur l'avant-toit de la remise, à l'abri des chats. Elle l'avait surveillé, comme le lait sur le feu. Elle était retournée le voir, dix fois, vingt fois, en lui parlant doucement pour qu'il se remette sur ses pattes. Il avait fini par bouger, faiblement d'abord, puis plus fermement. Elle l'avait vu s'ébrouer, maladroit, déséquilibré, comme ivre. Elle l'avait repris entre ses mains et il avait planté une de ses griffes tranchantes dans son petit doigt. La goutte de sang l'avait rassurée sur sa vigueur retrouvée. La nuit était presque tombée quand il avait pris son envol. Il s'était posé sur une branche, à dix mètres de la remise. Assez haut pour se protéger des dangers nocturnes, encore trop faible pour aller plus loin. À cause de l'obscurité, elle n'avait plus pu le voir et c'est le claquement inimitable de son vol qui, une ou deux heures après, l'avait renseignée : il était parti.

Hier, il est revenu et encore aujourd'hui et ce n'est pas un hasard.

En larmes, elle le contemple. Il ne bronche pas tandis qu'elle ouvre la porte et s'avance, d'un pas d'automate, jusqu'à l'orée du chêne. Elle lève la tête, il ne la regarde pas. C'est étrange. Son bec est étrange. Déformé, songe Louise tout d'abord. Mais quand la lumière rasante se faufile entre les branches, elle accroche un objet serré entre les mandibules. Le cœur de Louise tressaille.

L'épervier ouvre le bec et laisse choir sa proie. Statufiée, Louise contemple le pistolet laser bleu de l'extraterrestre préféré de Tom. Au moment où elle se penche pour le saisir, l'oiseau ouvre ses ailes et file, d'un vol nonchalant et lourd, jusqu'à la branche opposée. Elle a envie de crier « ne pars pas », mais c'est inutile car il semble l'attendre. Alors elle le suit. Il s'envole, se pose, s'envole, se pose. Elle marche, à sa suite, comme un robot. Ils pénètrent la forêt par la brèche laissée béante dans la clôture. Louise a compris et elle sait : l'épervier a retrouvé Tom et c'est vers lui qu'il l'emmène.



Retrouvez et téléchargez gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin sur :

<http://lartenchemin.weebly.com/>

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »